

BIBLIOGRAPHIE

Der Riese und der Schneider [Le géant et le tailleur]
Contrée d'origine : Vienne. Le récit d'une paysanne de Döbling [aujourd'hui intégré à la ville de Vienne] fut publié par Franz Ziska d'abord dans les « *Wöchentliche Nachrichten* » (1819) de Büsching, puis dans ses *Contes populaires autrichiens*, Vienne, 1822 [2^e édition, 1906]. Ce récit fut par la suite recueilli dans les *Contes pour enfants et parents* des frères Jacob et Wilhelm Grimm (Vol. I en 1812 ; vol. II en 1815 ; vol. III en 1822 ; depuis, des éditions en grand nombre ont vu le jour). Des schémas narratifs de ce conte ont des origines notamment en Styrie (cf. Peter Rosegger : *Tannenharz und Fichtennadeln, Graz/Leipzig, 1870*). [Résine de sapin et aiguilles de pins, Graz/Leipzig, 1870].

Der Wunderbaum [L'arbre magique]
Contrée d'origine : Basse-Autriche. Ce conte en allemand, issu de la tradition orale, est rare ; il est extrait des *Contes pour enfants et parents* [Kinder- und Hausmärchen] de Theodor Vernaleken, Vienne, 1864 [2^e édition, 1892]. Des trames narratives de ce conte ont été authentifiées en outre en Transylvanie et en Hongrie, mais aussi en Poméranie.

Der Wagen « Pick an » [La charrette « pot de colle »]
Contrée d'origine : Haute-Autriche. Ce récit du mineur Eisl, originaire de Bad Goisern près du lac de Hallstatt en Haute-Autriche, est extrait du recueil *Österreichs Märchenschatz* de Karl Haiding, Vienne, 1953. Le scénario ressemble au conte *Goldene Gans* [L'oe d'or] publié dans les *Contes pour enfants et parents* de Jacob et Wilhelm Grimm. Des contes des peuples slaves méridionaux de tradition orale ont aussi pour thème une « voiture qui marche toute seule », tandis qu'un conte oral germanique parle d'un traîneau autonome.

König Aschelein [Le roi des Cendres]
Contrée d'origine : Burgenland. Ce récit appartenant au conte-type de l'époux-animal fut édité pour la première fois par Johann Reinhard Bünker dans *Schwänke, Sagen und Märchen in heanzischer Mundart*, Leipzig 1906. [Farces, légendes et contes ; le « heanzisch » est une variété dialectale de l'allemand parlé au Sud du Burgenland]. La transcription en bon allemand [« Hochdeutsch »] a été effectuée d'après le dialecte de l'Allemand Tobias Kern, né en 1831 à Ödenburg [aujourd'hui Sopron, ville-frontière hongroise]. Ce balayeur avait entendu de nombreux contes anciens de la bouche de son grand-père et d'autres vieilles personnes de ses amis. Sa ville natale Ödenburg a entretenu jusqu'à l'exil des Allemands de la Hongrie occidentale des liens culturels étroits (coutumes populaires, dialecte, chansons, locutions enfantines) avec le Burgenland actuel.

Der alte Schimmel [Le vieux cheval blanc]
Contrée d'origine : Styrie. Cette trame narrative du conte de Tristan (un stéréotype des contes dits de destriers) est extraite de l'ouvrage *Cultur- und Sittenbilder aus Steiermark* d'Anton Schlosser, Graz, 1885. D'autres schémas narratifs ont été transmis par tradition orale de toute la Styrie (vallée de la Mürz, Styrie occidentale), mais aussi en provenance du Nord du Burgenland et de la Carinthie. La trame du conte est similaire à *Ferdinand getreu und Ferdinand ungetreu* [Fernand le loyal et Fernand le déloyal], un conte de la ville de Paderborn, publié dans les *Contes pour enfants et parents* [Kinder- und Hausmärchen] des frères Grimm.

Der verlorene Strähn [La pelote perdue]
Contrée d'origine : Carinthie. Ce conte est extrait de *Culturstudien über Volksleben, Sitten und Bräuche in Kärnten* de Franz Franzisci, Vienne 1879. Certains traits narratifs font penser à *Frau Holle* [Dame Hiver] dans les *Contes pour enfants et parents* [Kinder- und Hausmärchen] des frères Grimm. D'autres trames similaires sont authentifiées par exemple en Basse-Autriche et en Styrie.

Mühle, Mühle, mahle mir ! [Moulin, moulin, mouds pour moi !]
Contrée d'origine : Salzbourg. Transcription à Salzbourg par Helene Haidinger ; première parution dans *Volksmärchen aus Österreich*, Vienne/Stuttgart/Leipzig, sans indication d'année [1915], édition de Karl Haller. Ce récit fait suite à un conte oral germanique et est connu dans toute l'Autriche sous différents aspects : deux servantes devineresses, grandes et fortes, font tourner les meules gigantesques d'un moulin du nom de Grotti qui, dans un premier temps, moud paix et prospérité, mais finit par moudre du sel sans fin, si bien que les navires sombrent sous d'énormes quantités de sel.

Der Bär [L'ours]
Contrée d'origine : Tyrol. Première publication dans l'ouvrage *Kinder- und Hausmärchen aus Süddeutschland* [Contes pour enfants et parents de l'Allemagne du Sud] de Ignaz Vincenz et Joseph Zingerle, Ratisbonne, 1854. Il s'agit là d'un schéma narratif du conte hessois bien connu *Singendes und springendes Löweneckerchen* [La fauvette-qui-saute-et-qui-chante], édité par les frères Jacob et Wilhelm Grimm dans les *Contes pour enfants et parents* [Kinder- und Hausmärchen].

Der junge Graf, der in die Unterwelt kam [Le jeune comte qui arriva dans le monde d'en bas]
Contrée d'origine : Vorarlberg. D'après Adolf Dörlér *Sagen und Märchen aus Vorarlberg*, Zeitschrift für österreichische Volkskunde, n° 14 (1908). D'autres trames ont des origines en Basse-Autriche, dans le Burgenland et en Scandinavie.



TABLE

LE GÉANT ET LE TAILLEUR [VIENNE] 5

L'ARBRE MAGIQUE [BASSE-AUTRICHE] 9

LA CHARRETTE « POT DE COLLE » [HAUTE-AUTRICHE] 13

LE ROI DES CENDRES [BURGENLAND] 19

LE VIEUX CHEVAL BLANC [STYRIE] 23

LA PELOTE PERDUE [CARINTHIE] 29

MOULIN, MOULIN, MOUDS POUR MOI ! [SALZBOURG] 33

L'OURS [TYROL] 37

LE JEUNE COMTE QUI ARRIVA
DANS LE MONDE D'EN BAS [VORARLBERG] 43



trouva une caverne d'où jaillissait une faible lueur. Jeannot entra et rencontra une horrible vieille qui l'accueillit gentiment, lui prépara un bon souper et un lit. Quand il eut mangé, il voulut connaître la distance à parcourir jusqu'à la cime.

– Mon cher Jeannot, dit-elle, tu as beaucoup de chemin devant toi ! Je ne suis que le Lundi, mais tu dois encore arriver au Mardi, puis au Mercredi et ainsi de suite jusqu'à Samedi. Et au-delà de celui-ci, tu verras bien ce qui t'attend.

Le lendemain matin, Jeannot se remit en route. De nouveau il dut grimper plusieurs jours avant d'atteindre une autre caverne. C'est là qu'habitait une sorcière, le Mardi, qui était encore plus vilaine que le Lundi, si bien que Jeannot d'abord eut peur d'elle. Quand elle lui promit un bon souper, il resta auprès d'elle. Le matin, le Mardi le mit en garde contre le Mercredi, car celui-ci était un homme qui ne pouvait pas voir de chair humaine. Il suivit son conseil et sauta directement chez le Jeudi. C'était une vieille bossue aux cheveux emmêlés et au grand nez rouge. Le Vendredi et le Samedi n'avaient pas meilleure allure, mais tous deux accueillirent Jeannot gentiment.

Maintenant, Jeannot avait usé ses derniers sabots et la hache avec laquelle il s'assurait toujours, s'était tout émoussée. Il aurait préféré s'arrêter, mais il ne voulait pas faire demi-tour si haut et c'est ainsi qu'il continua à grimper. Bientôt, il arriva à une paroi de pierre dans laquelle le tronc de l'arbre avait poussé. Il trouva une petite porte, l'ouvrit et s'avança sur une grande prairie. C'est là qu'il s'écroula évanoui. Quand il revint à lui, une ville dorée s'étendait devant lui sur laquelle flottait une lumière si vive qu'il pouvait à peine ouvrir les yeux. À côté de lui, il y avait sa hache dont le manche était devenu de l'or. La cime de l'arbre portait des fruits d'or et dans la prairie gambadaient des animaux en or.

Jeannot s'imaginait être au ciel et voulut y rester. Mais d'autres disent qu'il est redescendu et qu'il leur a tout raconté.



furent rassasiés, le gnome dit au jeune homme :

– Puisque tu m’as donné un peu de ta nourriture, je veux te donner quelque chose qui pourra t’aider. Voici une petite charrette que tu pourras facilement tirer derrière toi. Si quelqu’un s’approche de toi, et saisit la voiturette, dis seulement : « Colle, charrette ! » et il ne pourra plus partir, mais devra te suivre partout. Alors le plus jeune fils le remercia pour son étrange cadeau et continua son chemin.

Quand il sortit de la forêt, il déboucha bientôt sur un meilleur chemin et rencontra un ramoneur qui lui demanda :

– Où vas-tu donc avec ton attelage ?

– À la ville du roi, répondit-il gaie-ment, mais dès que le ramoneur s’approcha et toucha son chariot, il s’écria vite : « Colle, charrette ! » Maintenant celui-ci ne pouvait plus libérer sa main qui col-
lait solidement à la charrette et c’est ainsi qu’il dut la suivre furieux et en jurant.

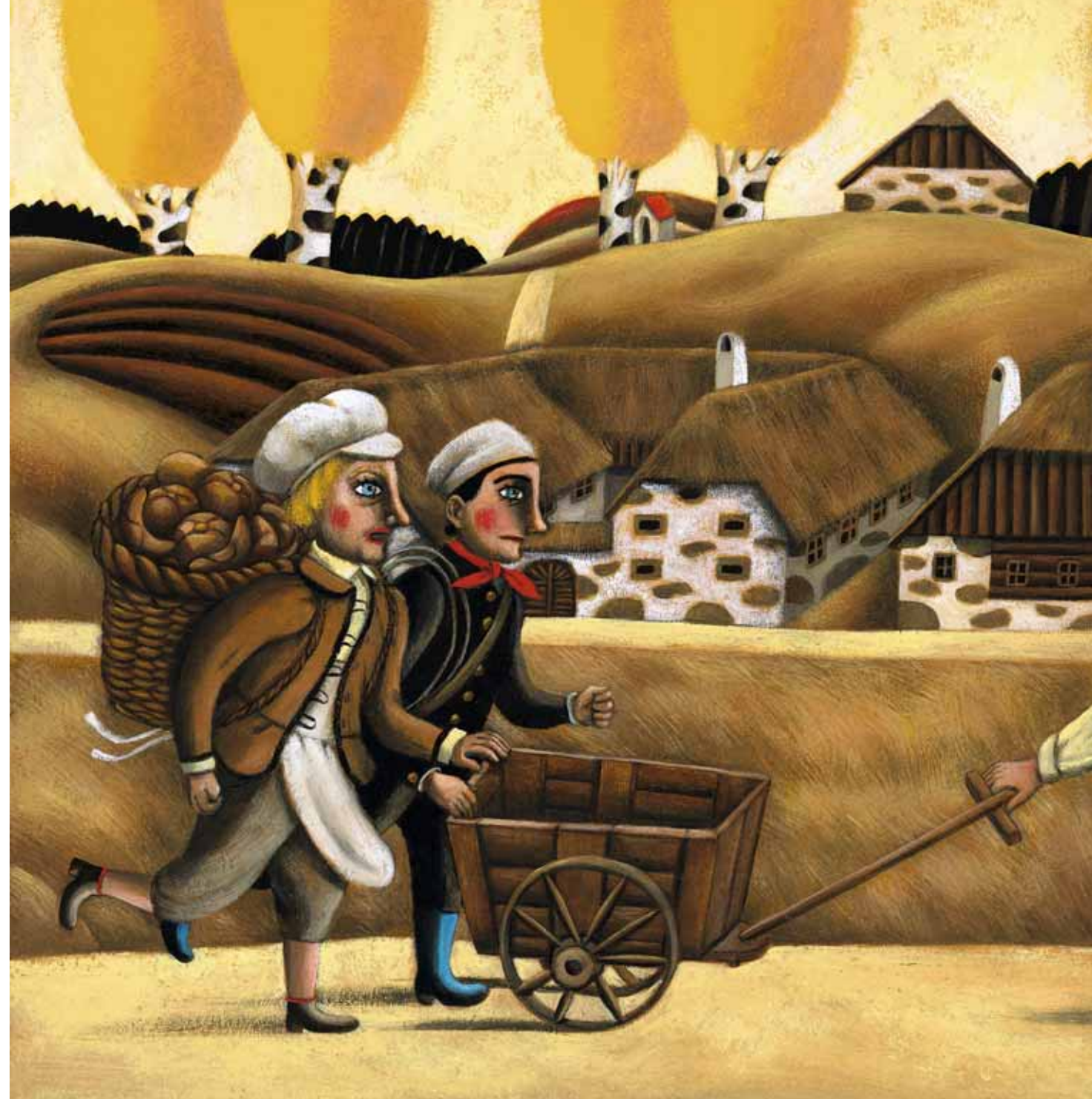
Tandis que le plus jeune des fils continuait sa route avec sa charrette, il rencontra un boulanger qui portait dans son dos une hotte pleine de petits pains et qui, curieux, attrapa en passant la charrette. « Colle ! » s’écria-t-il rapidement et

aux côtés du ramoneur, couvert de suie de la tête aux pieds, courait maintenant aussi le boulanger. Quand il entra ainsi dans la ville, tous ceux qui le virent se mirent à rire. Une jeune fille sortit alors d’une boutique, le boulanger voulut l’attraper, mais le plus jeune fils s’écria vite : « Colle, charrette ! » et voilà qu’elle fut accrochée à cet étrange attelage.

Il s’approcha ainsi du château tandis que derrière lui couraient de plus en plus de gens. Quand il passa devant l’encorbellement, d’où la fille du roi regardait, celle-ci oublia son humeur maussade et ne put s’empêcher de rire de si bon cœur qu’elle perdit à jamais son sombre caractère.

Quand le roi vit cela, il descendit lui-même en courant les marches et serra le jeune homme contre lui. Il lui souhaita la bienvenue, le salua comme son futur gendre et fit aussitôt annoncer le mariage. Un magnifique carrosse dut alors se rendre dans le village natal du jeune homme pour aller chercher les paysans, car celui-ci tenait à ce que ses parents soient présents.

Il y eut une joyeuse fête et les deux frères aussi qui avaient été libérés purent à nouveau apaiser leur faim.



une princesse de ce pays. La noce devait déjà avoir lieu le troisième jour.

Alors elle alla trouver la première servante et lui offrit le bracelet d'or si elle obtenait le droit, en échange, d'accéder à la porte du roi.

– C'est ton premier jour et je dois déjà te laisser aller devant le roi ! S'ils t'attrapent, nous serons toutes les deux décapitées. Mais le bracelet d'or exerça sur la femme de chambre un tel attrait qu'elle permit à la fille du roi d'aller à la porte.

À minuit, elle arriva devant sa porte et s'écria :

« Roi des Cendres,
Je t'ai lavé avec mon vin,
Je t'ai enveloppé dans un petit mouchoir de soie,
Ô, mon aimé, enfant de mon cœur ! »

Puis, elle courut vite dans sa chambre. Le roi se leva aussitôt et fit rechercher qui c'était. Mais, ils ne la trouvèrent pas, car elle était déjà couchée dans son lit et faisait semblant de dormir.

Le deuxième jour, elle demanda à nouveau qu'on lui permette de se rendre devant la porte du roi. La femme de chambre ne le voulait pas, mais le peigne

d'or lui plaisait tant que la fille du roi obtint à nouveau la permission.

À minuit, elle se faufila à nouveau devant sa porte et s'écria :

« Roi des Cendres,
Je t'ai lavé avec mon vin,
Je t'ai enveloppé dans un petit mouchoir de soie,
Ô, mon aimé, enfant de mon cœur ! »

Puis, elle se sauva en toute hâte, et, à nouveau, il ne la trouva pas. Le troisième jour, elle alla une nouvelle fois trouver la femme de chambre :

– Je t'en prie, laisse-moi une troisième fois aller à la porte du roi ! Je te donnerai mon carillon d'or ! Au début, la femme de chambre ne voulut pas, car elle avait très peur des conséquences, mais le carillon lui plaisait tant qu'elle finit par accepter.

Or, cette nuit-là, il y avait dans la chambre du roi quatre gardes. La fille du roi se présenta à nouveau à la porte et s'écria :

« Roi des Cendres,
Je t'ai lavé avec mon vin,
Je t'ai enveloppé dans un petit mouchoir de soie,
Ô, mon aimé, enfant de mon cœur ! »

Les quatre se précipitèrent alors hors de la chambre du roi et avant qu'elle ne se fût éloignée, ils avaient attrapé la fille du roi. On éclaira pour voir qui c'était.

– Qu'as-tu fait depuis trois nuits à ma porte ? demanda-t-il furieux. Je vais te faire exécuter.

– Comment peux-tu me faire exécuter ? demanda-t-elle, n'as-tu pas dormi toute une année à mes côtés alors que tu étais un oiseau.

Alors le roi eut peur au plus profond de son cœur et il aurait préféré n'avoir pas prononcé de paroles aussi dures.

– Je te baignais dans du vin et enveloppais dans mon petit mouchoir de soie jusqu'à ce que tu finisses par retrouver forme humaine.

Alors, le roi la prit dans ses bras et la porta dans sa chambre. Ils restèrent ensemble toute la nuit et conversèrent.

Au matin, il envoya à l'autre un message lui disant qu'il ne l'épouserait pas, car la fille du roi était venue, elle qui l'avait libéré de sa forme d'oiseau.

Ils se marièrent et envoyèrent des messagers pour proclamer leur bonheur dans son pays natal.





MOULIN, MOULIN, MOUDS POUR MOI !

SALZBOURG



Il était une fois une pauvre veuve qui avait un fils unique, lequel était déjà depuis de longues années à l'étranger. Bien qu'elle possédât une petite maison, sa situation était tout à fait misérable et elle soupirait plus qu'à son tour :

– Si seulement il rentrait à la maison, pour que j'aie de l'aide !

Et un jour où elle était ainsi assise à filer laborieusement en s'abandonnant à ses pensées, la porte s'ouvrit tout d'un coup et son fils entra. Alors elle s'écria aussitôt :

– Comme je suis heureuse que tu sois de retour ; maintenant j'irai mieux ! Elle lui raconta aussi dans quelles conditions difficiles et misérables elle avait vécu.

– Oh, nous allons remédier à cette misère, dit le fils, j'ai apporté quelque chose. Ce faisant, il sortit de sa vieille veste déchirée un étrange écheveau, le déroula et posa sur la table un vieux moulin à café – c'était tout le trésor.

– Ciel, dit la vieille mère déçue, c'est tout ? Dans ce cas, mon vieux moulin à café est encore bien mieux.

– Attends un peu, maman ! répondit le fils prodigue, tu vas bien voir, mais maintenant j'ai faim, fais-nous vite un café.

– Je vais le faire, mais où vais-je donc trouver des petits pains, car il n'y a plus de boulangerie ouverte, dit la mère.

– C'est le moindre des soucis, répondit le fils, c'est moi qui vais m'occuper des petits pains.

La vieille maman s'en alla dans la cuisine et revint bientôt avec un petit pot plein de café.

– Eh bien, dit le fils, personne ne peut nous voir ?

– Il suffit de fermer le rideau, dit-elle, elle alla à la fenêtre, tira le rideau et était déjà un peu curieuse de savoir ce qui allait arriver. Entre-temps, il s'était approché de la table et il se mit à tourner la manivelle du vieux moulin à café en disant :

« Moulin, moulin, mouds pour moi
À volonté des petits pains frais. »